

GRÉGOIRE BRAULT

## QUAND *ICI* ET *LÀ-BAS* N'ONT PAS *TOUT* EN COMMUN

### 1. Introduction

Cette étude a pour objectif de comprendre les raisons pour lesquelles l'adverbe de totalité *tout* peut se combiner avec l'adverbe spatial *là-bas* :

1. «[...] ils étaient d'un gros vert peu à peu pâli dans les lointains, se noyant de jaune vif, au bord de l'horizon, sous l'incendie du soleil. Les bouquets de saules, tout là-bas semblaient d'or pur, au milieu du grand frisson de la lumière.» (Zola, 1875, *La Faute de l'Abbé Mouret*);
2. «Et là, il disparut. Tout là-bas, entourées d'un bouquet d'arbres verts, on apercevait les tuiles rouges de la villa qui abritait Boris et Michel.» (Leroux, 1912, *Rouletabille chez le Tsar*)

alors qu'il ne peut en aucun cas être associé à *ici* :

3. «- *Qalaat est perdu, dit-il, mais je sauverai vos personnes et le plus précieux des richesses qui sont entassées (\*tout) ici.*» (Barrès, 1922, *Un Jardin sur l'Oronte*)
4. «*C'est aux rhénans d'exhumer les statues des dieux et leurs meilleures pensées et de les produire devant le monde, devant la société des nations, pour qu'elle juge du procès qui se débat entre la France et la Prusse. Je suis venu (\*tout) ici pour être entendu d'eux.*» (Proust, 1921, *Le Côté de Guermantes*)

Nous allons tenter de répondre à cette question en nous intéressant tout d'abord succinctement au marqueur de totalité *tout* dont nous verrons qu'il impose la prise en compte d'un certain nombre de paramètres. Nous verrons ensuite le fonctionnement sémantico-référentiel des adverbes de lieu *ici* et *là-bas* et notamment leur matrice sémantique. Enfin dans une dernière étape nous présenterons notre explication qui, tout en s'appuyant sur les parties précédentes, nous permettra de répondre à l'énigme proposée par le titre.

## 2. Sens et fonctionnement de *tous les protagonistes*

### 2.1. *Tout, un adverbe totalitaire*<sup>1</sup>

L'apparition de *tout* est conditionnée à deux paramètres majeurs que les éléments à déterminer par l'adverbe doivent respecter (cf. Kleiber (1998)) :

- ils doivent être homogènes et fractionnables en parties ;
- ils doivent être bornés et présenter une limite.

#### a. Un élément homogène et fractionnable

*Tout* ne peut faire équipe qu'avec une entité qui peut ne pas être totale, c'est à dire qui peut se diviser ou être appréhendée de manière fractionnelle. La totalité ne peut également s'appliquer qu'à un ensemble d'éléments homogènes (*tous les élèves* est l'ensemble de toutes les unités appelées « élève », un ensemble cohérent formé exclusivement d'élèves). L'adverbe ne peut donc intervenir que lorsque l'élément qu'il accompagne est homogène et présente, dans sa matrice sémantique, la possibilité de pouvoir être autre que global et entier. Cette exigence est une conséquence définitoire de la notion de totalité qui ne peut s'exprimer que si l'on pose, parallèlement, l'existence de parties et, comme corollaire, l'idée de division en parties. Ainsi, nous comprenons les raisons qui expliquent que 5) est accepté alors que 5') ne l'est pas.

5. *Il a couru tout le cent mètres en anaérobie*

5' *\*Il a couru tout le cent mètres en 11 secondes*

Dans 5), il est envisageable que le coureur ne coure qu'une partie du cent mètres « en anaérobie » et donc que ce cent mètres puisse être découpé en plusieurs parties : celle(s) qui aurai(en)t été courues en anaérobie (a), et celle(s) qui l'aurai(en)t été en aérobie (b). La présence de *tout* permet de marquer la totalité et d'insister sur le fait que l'ensemble des parties (a et b) ont été courues d'une certaine manière. En cela, le marqueur *tout* est justifié dans son emploi. En revanche, il n'en va pas de même pour 5'). Dans cet exemple, *le cent mètres* est à prendre comme une entité indivisible et entière. L'information qui lui est relative ne peut s'appliquer « au cent mètres » que de manière globale, dans la mesure où le temps donné (11s) correspond à l'ensemble de la distance. De ce fait, le cent mètres ne peut être sécable en parties (il ne s'agirait plus d'un cent mètres mais d'un trente ou d'un cinquante mètres par exemple...). La notion de partie étant absente de 5'), *tout* ne peut apparaître dans cet exemple.

<sup>1</sup> Pour un fonctionnement de *tout* complet, voir, entre autres, Kleiber (1994a et 1998) et Van de Velde (1995).

Par ailleurs, nous le voyons, avec 5) et 5'), le sens même de la prédication est un facteur primordial qui peut porter, ou non, sur une partie du référent ; en cela, le rôle du prédicat est essentiel.

#### b. Un élément borné.

Il est nécessaire que *tout* fasse référence à un domaine de quantification borné puisqu'on ne peut parler de totalité que pour une entité qui a des limites. Ainsi, le marqueur de totalité peut difficilement être associé à un élément qui ne propose pas de limites réelles ou présentes dans le subconscient des individus. C'est la raison pour laquelle 6) est possible alors que 6') ne l'est pas.

6. *Il est tout petit.*  
6' \**Il est tout grand.*

Dans le cas de 6), l'adjectif *petit*, possède dans sa matrice sémantique une limite minimale qui varie en fonction du nom auquel il est associé : « il est petit » s'agissant d'un homme ne sera pas perçu dans les mêmes proportions que s'il s'agit d'un immeuble. Toujours est-il, qu'est présente dans l'inconscient collectif<sup>2</sup>, une limite objective ou subjective, au delà de laquelle l'adjectif *petit* laisse place à d'autres qualificatifs du type *minuscule* ou encore *microscopique*. La présence de cette limite mouvante permet à *tout* de s'affirmer pour mener l'allocutaire au plus près d'elle, et ce, toujours selon le contexte et la subjectivité du locuteur.

A l'inverse, l'adjectif *grand* tend vers l'infini, et ne propose pas dans sa matrice sémantique de borne susceptible de limiter son champ d'action. Bien évidemment, pour reprendre les exemples précédents, un homme et un immeuble ont des limites, physiologiques pour l'un, physiques pour l'autre, mais le fait même que ces limites évoluent prouve qu'elles ne sont pas intégrées et ressenties en tant que telles. L'inconscient conceptualise une limite inférieure qui borne le domaine auquel *petit* se rapporte et, en revanche, laisse ouvert celui auquel se rapporte *grand*. Le langage, quant à lui, se fait l'écho de ce phénomène en autorisant 6) et en refusant 6').

#### c. Application

Étudions les exemples suivants :

7. *Il a versé tout le sachet dans la casserole*  
7' *Il a versé une partie/ les deux tiers du sachet dans la casserole ;*  
8. *La tempête de décembre 1999 a ravagé toute la maison*  
8' *La tempête de décembre 1999 a ravagé une partie de la maison/ le toit/ les volets...*

<sup>2</sup> Il faudrait cependant prendre en compte les paramètres culturels et la subjectivité personnelle qui nous font appréhender les choses de manière différente.

Le sachet (et, par métonymie, son contenu) peut être appréhendé dans sa globalité ou en partie, et la maison également. Par ailleurs, ces deux entités présentent des limites claires (le contenu du sachet, et la structure globale extérieure de la maison). *Verser* et *ravager* peuvent, quant à eux, intervenir sur une partie du complément dans la mesure où l'on peut verser seulement une partie du sachet (par métonymie, une partie du contenu du sachet) et où seule une partie de la maison peut être ravagée. Enfin, les référents présentent une caractéristique homogène puisqu'il s'agit, d'une part, de la répartition du contenu à l'intérieur du sachet, et de la maison saisie en tant qu'entité spatiale cohérente et autonome d'autre part.

Lorsque l'un des différents facteurs mis en avant précédemment n'est pas respecté, la présence de *tout* n'est pas opportune. C'est le cas notamment des référents perçus dans le contexte comme des entités holistiques :

9. *Le chat a miaulé très tôt ce matin et il m'a réveillé<sup>3</sup>*  
 9' \**Tout le chat a miaulé très tôt ce matin et il m'a réveillé*  
 9'' \**Une partie/ un tiers du chat/ chaque partie ... ;*  
 10. *Le soleil darde le matin de ses rayons*  
 10' \**Tout le soleil darde le matin de ses rayons*  
 10'' \**Une partie, un tiers du soleil...*

Ni le prédicat « miauler » pour le chat, ni « darder le matin de rayons » pour le soleil ne dégagent de dimension homogène dont une partie pourrait prêter à ne pas « miauler » d'une part, et à ne pas « darder le matin de rayons » d'autre part. A contrario, on pourrait plus facilement envisager :

11. *Le chat est noir*  
 11' *Tout le chat est noir*  
 11'' *Une partie du chat est noire*

Le prédicat « est noir » s'applique à une dimension homogène du chat, sa surface poilue, dont on dit qu'elle est noire. Cependant, cette surface peut être entièrement noire ou partiellement noire, tachetée de brun par exemple. Il existe donc une probabilité pour que l'ensemble homogène formé par la surface poilue du chat puisse être fractionné en parties noires et parties non noires, et la précision totalisante apportée par *tout* trouve ainsi sa justification.

<sup>3</sup> Ce n'est pas « le chat » dans sa totalité qui miaule, néanmoins, bien que le prédicat ne soit vrai que d'une facette du référent (les cordes vocales du chat), il peut être appliqué au référent global. Ceci est possible grâce au principe de *la métonymie intégrée* de Kleiber (1995, p.168), principe selon lequel « certaines caractéristiques de certaines parties peuvent caractériser le tout ». Ce sont les connaissances stéréotypiques sur les référents et les prédicats qui permettent d'établir la règle qui veut que le passage de la partie au tout s'établisse si les caractéristiques de la partie sont saillantes, d'une manière ou d'une autre, pour le tout.

## d. Bilan

Pour que le marqueur de quantité *tout* puisse se conjuguer avec un élément, il faut que soient respectées les conditions suivantes :

- L'élément en question doit être homogène et proposer dans sa matrice sémantique la possibilité de pouvoir être autre que global et entier ; ceci étant subordonné au sens de la prédication qui doit pouvoir porter sur une ou plusieurs parties du référent ;
- L'élément doit présenter une limite réelle ou inscrite dans l'inconscient.

### 2.2. Ici : où (*en*) est-on<sup>4</sup> ?

Nous nous contenterons ici de rappeler les grandes lignes qui conduisent au statut d'*ici* sans nous appesantir<sup>5</sup> plus que de raison. L'important pour notre étude étant de définir le type de lieu d'*ici* et de comprendre par là-même les raisons pour lesquelles l'adverbe ne peut être associé au quantificateur *tout*.

Les approches actuelles divisent les chercheurs en deux grands courants :

- les tenants de l'approche *égocentrique* qui font du locuteur l'*origo* (Bühler, 1934) à partir duquel le référent va pouvoir être calculé.
- les tenants de l'approche *occurentielle* (Reichenbach, 1947, p.284) qui postulent que le lieu où est prononcée l'occurrence fait office de point de repère décisif.

## a. L'approche égocentrique

L'approche égocentrique met le locuteur au centre du système et définit *ici* comme étant :

- soit «le lieu où se trouve le locuteur» (un promeneur rentre dans un musée et dit : «C'est vraiment beau *ici* !»);
- soit «un lieu proche du locuteur» (Un livreur arrive avec un paquet et demande où le mettre. Le locuteur désigne de la main une table proche de lui et dit : «Posez-le *ici* !»);
- soit, en termes énonciatifs, «un engagement de la première personne» (Smith, 1989 et 1992).

<sup>4</sup> Nous ne nous intéresserons ici qu'aux *ici* spatiaux au sens strict du terme et non aux *ici* temporels et textuels qui ne nous concernent dans cet article.

<sup>5</sup> Pour une étude plus détaillée, voir Brault (2001).

Cette approche permet d'expliquer facilement les exemples comme celui-ci :

1. *fait bon ici !* (une personne entre dans l'appartement d'un ami)

Il semble en effet pertinent de supposer que le lieu visé -l'appartement- est celui déterminé par la présence du locuteur. De même, la situation suivante trouvera son explication par la possibilité qu'a *ici* de désigner «un lieu proche du locuteur». Reprenons l'exemple précédent :

- 1.' *fait bon ici !*

et modifions quelques paramètres de la situation d'énonciation. Imaginons : dans un appartement, où il fait un peu froid, un invité s'approche de la cheminée et prononce l'). Le lieu désigné par l'adverbe ne sera pas compris comme «dans la pièce (*a fortiori* dans l'appartement) il fait bon» mais sera interprété comme «à la place où il est (près de la cheminée) il fait bon». Et pourtant, la pièce – ou l'appartement – est bien le lieu englobant dans lequel a été prononcée l'occurrence d'*ici*. C'est donc par l'intermédiaire du «lieu proche du locuteur» que les autres invités parviendront à cette déduction.

C'est en effet cette interprétation qui sera retenue par les invités-allocutaires de la situation.

Cependant, pour un exemple comme :

2. *Ici on parle alsacien* (écrit sur un panneau dans un magasin)

on voit tout de suite où le bât blesse. Il n'y a en effet aucun locuteur qui permettrait de dégager soit «le lieu où se trouve le locuteur» soit «un lieu proche du locuteur». Pour autant, le lieu désigné par *ici* est facilement interprétable.

Le reproche que l'on peut donc faire à cette solution est de postuler obligatoirement la présence d'un locuteur, ce qui n'est pas nécessairement le cas comme nous avons pu le constater. Pour que cette approche soit opératoire, il convient d'en changer les termes en disant qu'«*ici* ne renvoie plus au lieu où se trouve le locuteur ou à un lieu proche du locuteur, mais dénote un espace fixé par *un point de repère* (ou *origo*) indéterminé qui peut varier selon le cas» (Kleiber, 1995a p.135).

#### b. L'approche occurrentielle<sup>6</sup>

L'approche occurrentielle met au centre même du système de référence l'occurrence écrite ou orale d'*ici* elle-même. Cette approche est séduisante dans de nombreux de cas et semble permettre d'en expliquer un grand nombre tels que 3) :

<sup>6</sup> Voir aussi la notion de token réflexivité (Reichenbach, 1947)

## SONNEZ



placé devant la porte d'entrée d'un dentiste.

Le lieu visé par l'occurrence d'*ici* est celui de l'occurrence elle-même. Ainsi, cette dernière est-elle au cœur du processus référentiel puisqu'à la fois initiatrice et aboutissement de ce processus.

Il en va un peu différemment pour d'autres occurrences écrites d'*ici*. Prenons le cas précédent du panonceau sur lequel est écrit :

3. *Ici on parle alsacien* (accroché sur le mur d'un magasin de souvenirs aux alentours de la cathédrale de Strasbourg).

Il paraît impossible de prendre l'occurrence écrite d'*ici* en tant que telle comme référent du lieu désigné par cette occurrence. En revanche, par le truchement du « lieu incluant dans lequel se trouve l'occurrence écrite d'*ici* », les personnes concernées par le message, qu'on ne peut plus nommer allocutaires, accéderont au référent visé par *ici*, à savoir le magasin. Cette théorie, on le voit, semble bien armée pour expliquer le fonctionnement référentiel d'*ici*, d'autant plus que cette explication permet d'appréhender des exemples que l'on ne retrouve qu'à l'oral par l'intermédiaire du « lieu incluant dans lequel se trouve prononcée l'occurrence d'*ici* ». En effet, pour 1) :

1. *Il fait bon ici* (prononcé par un invité dans un appartement)

*ici* représenterait la pièce (Kleiber, 1995a, p.136) dans laquelle se trouve énoncée l'occurrence. L'occurrence d'*ici* prononcée permet aux allocutaires par le truchement du « lieu où est prononcé l'occurrence d'*ici* » d'accéder au référent visé. Cependant, un certain nombre de reproches peuvent être adressés à l'approche occurrenceielle, et ce, même si elle demeure séduisante, notamment en ce qui concerne l'explication des *ici* oraux. Cette explication a, en effet, du mal à satisfaire un exemple comme 1') :

- 1' *Il fait bon ici* (prononcé par un invité près de la cheminée)

Comment expliquer que les allocutaires interpréteront 1') non pas comme 1) mais comme « à la place où il est (près de la cheminée) il fait bon » alors que la pièce (l'appartement) est bien le lieu englobant dans lequel a été prononcée l'occurrence d'*ici*.

A ceci s'ajoute la critique de Kleiber qui reproche à cette tentative d'explication de ne pas prendre en considération le fait que dans 2) par exemple « il n'y a pas de lien immédiat entre une entité temporelle [l'occurrence d'*ici*], qui n'occupe pas d'espace et une entité spatiale tridimensionnelle [la pièce (l'appartement)] »

(Kleiber, 1992, 1994, 1995a et 1997). Autrement dit, on ne peut accéder au référent d'un *ici* oral tout simplement parce qu'une occurrence orale n'a pas de lieu d'énonciation. Il faut procéder étape par étape pour établir le lien spatio-temporel qui permet de passer de l'occurrence unidimensionnelle d'*ici* à l'espace tridimensionnel auquel elle fait référence<sup>7</sup>. De même pour 2), il convient d'établir, en procédant méthodiquement, les bases d'un lien spatio-temporel entre l'unité bidimensionnelle qu'est l'occurrence écrite d'*ici* et le magasin dans lequel est accroché le panneau (Kleiber, 1992, 1994, 1995a et 1997).

Pour résumer, les deux reproches que l'on peut faire aux tenants de «l'approche occurrence» sont, d'une part, de laisser floue et non précisée la notion de «lieu où est prononcée l'occurrence» et, d'autre part, de ne pas tenir compte de la différence d'«état» entre la teneur unidimensionnelle (orale) ou bidimensionnelle (écrite) de l'occurrence et celle de son référent, un lieu tridimensionnel.

### c. Une voie alternative

Si elles présentent un certain nombre d'atouts, ces deux approches ne sont pas, on l'a vu, exemptes de reproche et nous rejoignons Kleiber dans la critique qu'il en fait. Selon lui, il existe une voie alternative qui permet d'envisager la référence d'*ici* sous un angle nouveau. Cette troisième théorie permet de comprendre les processus qui mènent au(x) référent(s) d'*ici* : contrairement aux deux conceptions décrites plus haut, *ici* a le statut de symbole indexical opaque (S.I.O.) «qui renvoie à son référent par l'intermédiaire d'éléments en relation spatio-temporelle avec son occurrence» (Kleiber, 1986). En effet, les processus référentiels entrant en jeu pour 1) et pour 2) sont, nous l'avons constaté, distincts l'un de l'autre. La pluralité des éléments permettant la référence permet bien, selon la définition donnée précédemment, de considérer *ici* comme un S.I.O. Cette analyse conduit Kleiber à envisager la définition unitaire comme constituée de deux parties :

- une partie descriptive qui restreint *ici* à la catégorie des référents spatiaux ;
- une partie instructionnelle qui correspond à son statut de symbole indexical opaque.

C'est au statut b) qu'il est important de s'attacher<sup>8</sup> ; au «statut de symbole indexical d'abord car pour trouver le lieu pertinent, il faut partir de l'occurrence d'*ici* et parvenir au référent par l'intermédiaire d'un élément spatio-temporellement relié à cette occurrence. [A] son caractère opaque ensuite, parce que cet élément n'est pas donné par avance [...] par le sens instructionnel d'*ici* mais doit être identifié» (Kleiber, 1995a, p. 140). Selon cette théorie, une fois acquis que l'occurrence est bien un adverbe de lieu, (partie (a) de la définition), il convient de se focaliser sur les propriétés inhérentes à cet adverbe, propriétés qui mèneront

<sup>7</sup> Cette théorie est notamment développée étape par étape dans Kleiber, 1995a.

<sup>8</sup> Il s'agit pour a) «du trait lieu» (Kleiber, 1995a, p. 140).



l'allocutaire, étape par étape, au lieu-référent visé. C'est l'ensemble de ces propriétés qui constitue le mode de donation qui compte pour trouver le lieu visé.

#### d. Bilan

Ce rapide tour d'horizon nous a permis de nous rappeler les principales explications du fonctionnement d'*ici*. Cependant, quelle que soit la théorie privilégiée, les auteurs se rejoignent tous sur un point capital pour notre étude : le lieu auquel *ici* renvoie est un lieu *englobant*. Les auteurs s'opposent sur le terrain de la référence mais, quelle que soit la manière d'aborder le mode de donation de l'adverbe, son fonctionnement référentiel, le type de lieu lui n'est pas remis en question. C'est l'idée factuelle et incontestée qu'*ici* renvoie à un lieu *tridimensionnel* qui va nous permettre de comprendre la raison pour laquelle *tout* ne peut pas s'associer à *ici*. Cependant, nous allons au préalable faire effectuer un détour par *là-bas* afin d'en établir la sémantique et d'en dégager les particularités qui permettront à l'adverbe quantificateur d'apparaître.

### 2.3. *Là-bas, où (en) est-on*<sup>9</sup> ?

#### a. Le sens de *là-bas*

Pour pouvoir donner un sens à *là-bas*, il nous faut revenir très succinctement sur son statut. Nous avons fait de *là-bas* un symbole indexical opaque, statut qui impose un certain nombre de contraintes et qui établit des paramètres dont découle le sens de l'adverbe. L'adverbe doit faire appel à un certain nombre d'éléments par l'intermédiaire desquels l'allocutaire sera à même d'atteindre le lieu-référent.

#### i. *Là-bas*, un lieu

Indiscutablement, rappelons-le, *là-bas* renvoie à un lieu au sens spatial du terme<sup>10</sup>. *Là-bas* peut être apporté comme réponse à des questions locatives et uniquement locatives. Il est communément admis dans la littérature que le pronom interrogatif «où» est utilisé pour reconnaître les SN de lieu et, par là-même pour dégager la notion de lieu. C'est ainsi que nous trouvons très facilement *là-bas* comme réponse à une question introduite par «où» ou ses composés «d'où», «par où», «vers où» :

<sup>9</sup> Nous avons, dans deux études précédentes (Brault 2001, et à paraître), étudié «le cas de *là-bas*» de manière approfondie en dressant une typologie et en «démontant» le processus référentiel. Nous ne présenterons dans cet article que les paramètres sémantiques qui permettent à *tout* de s'exprimer.

<sup>10</sup> *Là-bas* ne peut pas référer à un lieu textuel ou à la temporalité.

1. « *« Tiens ! Il vient juste de se planquer de nouveau, t'as vu ? » et Georges : « où ? », et le type déjà en mouvement, repartant, se retournant, criant furieusement : « Bon Dieu de ... : la maison en briques là-bas ! » [...] » (SIMON C., 1960, *La route des Flandres*);*
2. *Où est Jean ? – Il est là-bas / - là-bas* (ostension de la main en direction de Jean);
3. *D'où vient ce bruit ? - De là-bas* (ostension de la main en direction de deux voitures encastrées l'une dans l'autre);
4. *Vers où il est parti ? - Vers là-bas* (ostension de la tête)
5. *Par où tu crois qu'il faut aller ? – Euh... Par là-bas ?* (à un carrefour, ostension dans une direction supposée être la bonne).

Cependant, une fois acquis le fait que *là-bas* est un lieu, il nous faut encore établir un certain nombre d'informations pour accéder au lieu visé par l'adverbe puisque, manifestement, là où *ici* mène à son lieu-référent, *là-bas* en est incapable :

6. « *Un jour que le sultan Ibrahim Edhem était assis à la porte de son palais, avec ses officiers et ses esclaves, un derviche se présenta pour y rentrer, avec sa besace sur le dos et son bourdon à la main. – Où vas-tu voyageur ? – Dans ce caravansérail. Mais c'est ici (\* là-bas) le palais du roi de Bokara ! Comment se fait-il misérable que tu prennes mon palais pour une hôtellerie [...] » (BARRES M., 1923, *Mes Cahiers*, t.14, p. 138);*

On le voit, alors que *ici* mène sans difficulté à son référent (le palais du sultan), *là-bas* se révèle incapable de donner son référent dans les mêmes conditions.

## ii. *Là-bas* en opposition à *ici*

Une fois acquis le fait que *là-bas* désigne un lieu, il nous faut revenir à son statut de symbole indexical opaque (l'adverbe « renvoie à son référent par l'intermédiaire d'éléments en relation spatio-temporelle avec son occurrence ») qui permet de définir certains paramètres capitaux pour la sémantique de l'adverbe. Notre hypothèse (Brault, 2001, et à paraître) est que *là-bas*, en tant que symbole indexical, établit le lien spatio-temporel qui le relie au lieu qu'il désigne dans son opposition locative par rapport à *ici*. Autrement dit, que l'emploi de *là-bas* induit l'existence d'un *ici* (le lieu du locuteur) et que c'est cette simultanéité qui installe la relation spatio-temporelle adéquate. Cette hypothèse nous a amené à définir les trois points suivants :

- pour qu'un lieu désigné puisse être désigné par *là-bas* il faut impérativement qu'un lieu d'*ici* soit accessible ;
- le type de lieu d'*ici* renvoie au type de lieu de *là-bas* (quand celui-ci n'est pas autrement déterminé);
- le lieu de *là-bas* exclut celui d'*ici*.

C'est ce dernier point qui est un élément déterminant pour le sens intrinsèque de l'adverbe.

iii. Conséquence sémantique : une notion de distance ontologique <sup>11</sup>?

L'exclusion d'*ici* du lieu de *là-bas* a une conséquence sur le sens de *là-bas*. Si l'on considère qu'*ici* est, pour simplifier, un lieu intimement lié à la présence du locuteur, il en résulte que le lieu de *là-bas* se démarque du lieu du locuteur et donc qu'une certaine distance s'établit entre ce dernier et le lieu de *là-bas*. On pourrait considérer, si l'on prend le locuteur comme point de repère, que le lieu d'*ici* est centripète et celui de *là-bas* centrifuge. Autrement dit, que le lieu d'*ici* converge vers le locuteur, alors que celui de *là-bas* se définit, certes à partir du locuteur, mais pour s'en éloigner cette fois, et établir de ce fait un intervalle entre le locuteur et le lieu de *là-bas*.

La notion de distance procède directement de l'indexicalité de *là-bas* et de son opposition locative à *ici*. Elle est inhérente à la sémantique de l'adverbe dont elle est un point capital, mais elle découle du fait que, comme nous l'avons dit plus haut, le lieu de *là-bas* est exclu de celui d'*ici* et inversement. C'est cette exclusion qui attribue le trait [+ distance] à *là-bas*. On le voit donc, de corollaire de l'indexicalité de *là-bas*, la notion de distance a pris une importance primordiale dans la sémantique de l'adverbe.

## iv. Spatio-référentialité et distance, des éléments insuffisants

Nous avons, jusqu'à présent, envisagé la mise en place d'un lien spatio-temporel au moment où apparaît l'occurrence de *là-bas*. Une fois ce lien établi, nous avons vu que la notion de distance apparaissait d'elle-même pour venir occuper une place de choix dans la sémantique de l'adverbe. Pour autant, une fois ces paramètres mis en évidence, il convient de les compléter par une information supplémentaire décisive dans l'attribution du lieu de *là-bas*. Cette information peut être introduite, soit par un segment linguistique, soit par la situation qui permet de dégager l'information nécessaire, soit par un geste qui mène au lieu visé. C'est le statut de symbole indexical opaque envisagé qui est à l'origine du sens sous-déterminé de l'adverbe<sup>12</sup>. La dernière étape essentielle à l'acte référentiel définitif peut donc relever de deux emplois de l'adverbe qui forment deux catégories :

- l'emploi anaphorique : il y a présence dans le contexte textuel ou dans la situation d'énonciation<sup>13</sup> d'éléments qui permettent une référence anaphorique :

<sup>11</sup> Cette question trouve une réponse intuitive dans les propos de Kwon-Pak (1997, p.233 en note) qui a « l'intime conviction que la notion de distance (conceptualisée, non pas une distance réelle) est un des traits fondamentaux (pour ne pas dire le trait fondamental) qui oppose les trois adverbes [*ici, là, là-bas*] ».

<sup>12</sup> Nous entendons par là que l'adverbe ne livre pas lui-même l'endroit qu'il désigne, mais qu'il donne les indications nécessaires pour le trouver.

<sup>13</sup> C'est le cas notamment de l'anaphore mémorielle (cf. entre autres Wiederspiel, 1989 et Kleiber, 1991).

7. « *Quel voyage, Spiro ? Je croyais que nous allions tout boire au Pirée. – Après, après... je dois aller à Hambourg. J'ai une affaire là-bas. Une affaire ? Il cligne des yeux, vieux renard.* » (Déon M., 1961, *Le Balcon de Spetsai*);

- l'emploi déictique : il y a présence d'un geste d'ostension qui accompagne l'occurrence orale de l'adverbe et qui permet une saturation déictique :

8. « [...] et agitant de nouveau les bras, se retournant sans cesser de courir, montrant un point quelque part, criant : « il y en a un planqué là-bas, juste derrière le coin de bicoque ! » et Georges : « où ? » [...] » (Simon C., 1960, *La Route des Flandres*);
9. « « *quels sont vos responsables ?* » je lui réponds : « *les responsables, les voici devant vous, les adhérents sont là-bas* », et je désignais l'entrée. » (Ionesco E., 1963, *Le roi se meurt*).

#### v. Bilan

Le sens de *là-bas* découle en grande partie de son statut. Le fait de faire de l'adverbe un S.I.O. nous oblige à prendre en considération les différentes étapes qui permettent d'accéder au lieu visé. Ces étapes se situent à des niveaux hiérarchiques différents, et forment le processus référentiel qui mène au lieu de l'adverbe et qui le définissent :

- *Là-bas* désigne un lieu : ce fait est le point de départ du processus référentiel. Il s'agit de plus d'un lieu « spatial » et seulement « spatial »;
- Un lien spatio-temporel se construit dans la relation d'opposition locative que *là-bas* entretient avec *ici*. Ce lien est un élément capital dans le statut indexical de l'adverbe ;
- De ce lien et des conséquences locatives qui en résultent naît la notion de distance dont nous avons pu voir qu'elle est primordiale.

Ce n'est qu'une fois ces trois étapes-socle acquises, qu'une dernière étape vient sceller le processus référentiel. Celle-ci peut s'établir selon deux modes, qui permettent de catégoriser les différents emplois de l'adverbe :

- Le mode anaphorique ;
- Le mode déictique.

Une fois établis la sémantique et le mode de fonctionnement de tous les protagonistes, nous allons nous attacher à comprendre les raisons pour lesquelles *tout* fonctionne avec *là-bas* et non avec *ici*.

### 3. Un cas sur deux...

#### 3.1. Tout + *ici*, une relation vouée à l'échec

Nous avons vu précédemment les propriétés que devait posséder un élément pour pouvoir être accompagné par le quantifieur *tout*. Pour mémoire voici :

- L'élément en question doit être homogène et proposer dans sa matrice sémantique la possibilité de pouvoir être autre que global et entier ; ceci étant subordonné au sens de la prédication qui doit pouvoir porter sur une ou plusieurs parties du référent ;
- L'élément doit présenter une limite réelle ou inscrite dans l'inconscient ;

Or, la première propriété pose une difficulté d'emblée puisque, nous l'avons vu plus haut, si les auteurs s'opposent sur la nature de l'origo qui permet d'atteindre le lieu d'*ici*, ils considèrent tous ce lieu comme un lieu unique, englobant et total. Il serait en effet faux, à l'instar du cent mètres couru en 11s vu plus haut, de penser qu'à l'intérieur d'un lieu désigné par *ici*, il puisse y avoir des parties, des endroits qui ne seraient pas visés par l'adverbe. Prenons l'exemple suivant :

1. *C'est bien bruyant ici !* (prononcé par un professeur qui rentre dans sa salle de classe).

Les élèves allocutaires comprendront que le lieu visé par l'adverbe est l'ensemble de l'espace tridimensionnel délimité par les murs de la salle de classe. Il n'y a aucun sens à penser qu'un des élèves, parce que lui n'est pas bruyant, admette autour de lui un espace, une bulle de « non bruit » qui s'exclurait, à l'intérieur de la salle de classe, du lieu visé par *ici*. Autrement dit, il n'est pas possible d'imaginer que le locuteur, dans cette situation, puisse diviser le lieu auquel renvoie l'adverbe en endroits respectant le prédicat (bruyant) et en endroits ne le respectant pas.

L'information délivrée par le segment textuel accompagnant l'adverbe s'applique à l'ensemble du lieu visé par ce dernier sans exception. Le lieu d'*ici* peut bien évidemment varier, mais l'information qui lui a trait continuera de concerner le lieu dans sa globalité. En cela, nous pouvons considérer le lieu d'*ici* comme une entité holistique. Il ne peut en aucun cas s'agir « d'une partie » ou « d'un tiers » d'*ici*.

Nous trouvons confirmation de ceci avec l'étude comparative des exemples suivants :

2. *Ici, on parle alsacien*
- 2a. *\*Une partie/ un quart d'ici on parle alsacien.*
- 2b. *En Alsace, on parle alsacien*
- 2c. *Dans une partie de l'Alsace, on parle alsacien*

Dans la mesure où le lieu défini par *ici*, en fonction du prédicat, est adapté à l'information délivrée, il ne peut être sécable et ne présente donc pas d'éventuelle partie qui pourrait ne pas s'inscrire dans une dimension homogène définie.

L'homogénéité d'*ici* est en tout point respectée et, par conséquent, *tout* ne peut s'appliquer à *ici*. C'est la raison pour laquelle on ne peut en aucun cas avoir :

2'. \**Tout ici, on parle alsacien*

alors que l'on trouvera :

2'b. *Dans toute l'Alsace, on parle alsacien.*

Pour 2), c'est la situation qui donne le lieu auquel *ici* renvoie. L'allocutaire infère des différents éléments mis à sa disposition le lieu dans lequel on parle alsacien (ce peut être une boutique, un village, l'Alsace...), mais ce lieu est appréhendé d'une façon globale et totale et l'ensemble de ce lieu vérifie l'information selon laquelle «on parle alsacien». En revanche, pour 2a) les choses vont autrement. Le prédicat actualise une surface homogène (l'Alsace) dans laquelle il se peut éventuellement que quelques bastions ne parlent pas l'alsacien. Il se peut donc qu'une partie de la dimension homogène ne vérifie pas l'information donnée par le prédicat. En cela, la présence de *tout* est bienvenue puisqu'elle confère à cette information une qualité de totalité sur l'ensemble de la surface dégagée.

On le voit, la relation entre le quantificateur *tout* et l'adverbe spatial *ici* ne survit pas au premier des quatre paramètres définis plus haut. *Ici* ne possède pas dans sa matrice sémantique les propriétés nécessaires à l'apparition de *tout*, ce qui explique l'impossibilité de combiner \**tout ici*. En revanche, nous allons le voir, *là-bas* possède dans sa matrice sémantique les atouts qui permettent à *tout* de s'exprimer.

### 3.2. *Tout + là-bas, une relation réussie suivie pas à pas*

La présence de *tout* avec *là-bas*, est habituelle et ne choque en aucune façon, comme nous le prouvent les exemples suivants :

1. «*Perdue dans la cohue du large trottoir, le long des petits platanes, Gervaise se sentait seule et abandonnée. Ces échappées d'avenues, tout là-bas, lui vidaient l'estomac davantage.*» (Zola E., 1877, *L'Assomoir*);
2. «*Inquiet, il monta sur la rive, craignant qu'un malheur ne fût arrivé. Alors, tout là-bas, et venant vers lui, il vit une yole mince et longue que quatre rameurs, pareils à des nègres, faisaient filer ainsi qu'une flèche.*» (Maupassant G. de, 1880, *Contes et nouvelles*);
3. «*Et enfin, sortant de là, désireux de se coucher, Scholl n'entendait-il pas la noctambule enragée, une main tendue vers le lointain, s'écrier : «est-ce que tout là-bas, je ne vois pas encore une toute petite lumière ? »*» (Goncourt E et J., 1891, *Journal*, t.3);
4. «*Elles ne sont plus que des formes claires, leurs costumes du dimanche font dans le crépuscule des tâches blanches, des tâches roses, - et cette tâche bleu pâle, tout là-bas, que Ramuntcho regarde, c'est la robe neuve de Gracieuse...*» (Loti P., 1897, *Ramuntcho*).

La raison pour laquelle *là-bas* est envisageable combiné à l'adverbe de totalité, est qu'il possède dans sa matrice sémantique un élément, l'idée de distance sur laquelle nous avons insisté précédemment, qui rassemble les propriétés indispen-

sables à l'apparition de *tout*. Ce dernier ne s'applique pas au lieu entier et global visé par *là-bas*, mais à un seul paramètre «endosémantique», celui de distance. Nous verrons que ce paramètre répond aux critères requis pour que *tout* puisse officier :

- Il est borné et dispose de limites ;
- Il présente une dimension homogène divisible sur laquelle *tout* peut jouer.

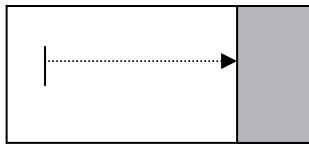
a. Présence d'une limite

Il convient de ne pas occulter le fait que la notion de distance s'inscrit dans un système sémantique global qui la contraint et la canalise. C'est ainsi que *là-bas* propose l'idée de limites, celle qui borne le lieu auquel l'adverbe renvoie. La notion de distance, celle sur laquelle joue *tout*, possède donc une limite, celle qui borne le lieu-référent de *là-bas*. Or la présence de cette limite, est, nous l'avons vu, l'une des conditions *sine qua non* à l'apparition de *tout*.

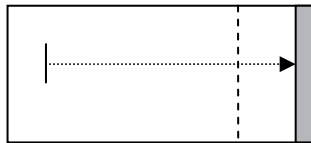
C'est au plus près de cette limite que renvoie l'adverbe. Examinons l'exemple suivant qui illustrera notre propos :


- Dans une salle de classe le professeur demande à un élève de poser une plante :

5. «*place-la au fond !*»



 Partie de la salle (subjective) désignée par «*au fond*»



 5a. «*place-la tout au fond !*»

Partie de la salle (objective) désignée par «*tout au fond*»

La présence de *tout* devant «au fond» permet de renvoyer non plus à l'idée subjective de «fond» que le locuteur et l'allocutaire ont, mais à l'endroit objectif qui se trouve à l'extrémité de ce fond. C'est la présence d'un mur au fond de la salle de classe qui indique la limite à laquelle «tout au fond» réfère. Il n'y a plus

de place pour la subjectivité (comme dans 5) dans la mesure où l'adverbe *tout* signale une frontière au-delà de laquelle on ne peut plus aller.

Pour *tout là-bas*, la présence de cette limite, est tout autant primordiale, même si, et les différents exemples seront là pour le prouver, celle-ci peut ne pas être physique et aussi évidente que le « mur » du fond d'une salle de classe. *Tout là-bas* peut donc renvoyer, par exemple, à la limite :

- d'un espace défini et circonscrit :

6. « *Il m'envoie souvent, pendant l'étude du soir, demander un livre, porter un mot à un des autres pions qui est au bout de la cour, tout là-bas...* » (Maupassant G. de, 1880, *Contes et Nouvelles*);
7. « *En effet, Rouletabille, pendant toute cette conversation, n'avait cessé de regarder par les portes entr'ouvertes de la chambre de Matrena et du cabinet de toilettes tout au fond, tout là-bas, la porte fatale dont le verrou de cuivre brillait dans la lueur jaune de la veilleuse.* » (Leroux G., 1912, *Rouletabille chez le Tsar*).

- du champ de vision :

8. « *c'est la voix qui se traîne, un peu lasse, de la dame de mon silence, à très doux pas effeuillant les lis blancs de son teint dans la glace ; convalescente à peine, et qui voit tout là-bas les arbres, les passants, des ponts, une rivière où cheminent de grands nuages de lumière, [...]* » { ZOLA. E, 1892, *La débâcle*);
9. « *[...] car les murailles crépées à neuf suaient des humidités glaciales, il s'achemina vers des clartés inexplorées aperçues là-bas, tout là-bas, dans un cadre de vitreries rapetissées par l'éloignement [...]* » (Loti P., 1897, *Ramuntcho*);

- de l'imagination :

10. « *Ce déjeuner de hasard, sur des plateaux d'argent, la ravissait comme une aventure qui lui serait arrivée dans quelque pays inconnu, tout là-bas, disait-elle .* » (Zola E., 1877, *L'Assomoir*);
11. « *[...] ; que ces sens si émus n'ont pas appris de vous leur extase et leur délire, et que tout là-bas, bien loin, bien à l'écart dans un de ces recoins de l'âme où l'on ne va jamais, veille le souvenir [...]* » (Hugo V., 1838, *Ruy Blas*).

L'important est que soit établie une notion de borne, concrète ou abstraite, qui pourra définir une limite à laquelle *tout (là-bas)* peut renvoyer.

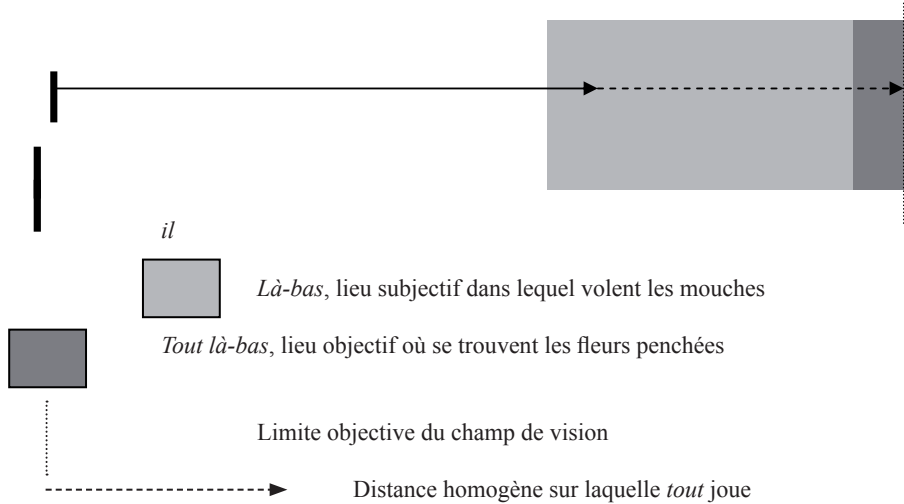
b. Présence d'une dimension homogène fractionnable

La distance peut être quantifiée, augmentée ou diminuée, ce qui en fait un élément homogène unidimensionnel et fractionnable. Le lieu auquel *là-bas* renvoie place le locuteur en observateur de ce lieu et non en partie prenante de ce lieu (le lieu de *là-bas* exclut celui du locuteur – celui d'*ici*). Le lieu désigné possède donc une certaine distance entre sa limite la plus proche du locuteur (subjective) et sa limite la plus éloignée (objective). C'est sur cette distance que *tout* intervient. En repoussant le référent visé par *tout là-bas* à la limite la plus éloignée de *là-bas*, le



locuteur augmente la distance qui le sépare du lieu dans lequel il inscrit l'événement localisé par l'adverbe. Nous avons par exemple :

12. « [...] il s'occupe des mouches qui volent là-bas, il cligne des yeux, comme si leur poussière d'or les gênait, et il a l'air de compter les fleurs penchées, plus loin encore, tout là-bas » (Loti P., 1904, *Vers Ispahan*).



Dans cet exemple, la présence conjointe de deux éléments (*les mouches* et *les fleurs*) localisés dans le lieu visé par *là-bas* pour l'un, et par *tout là-bas* pour l'autre, permet de bien nous rendre compte de la différence sémantique entre les deux lieux. *Tout là-bas* renvoie au bout de *là-bas*, à la limite du champs de vision en l'occurrence. *Tout* intervient donc sur la notion de distance, dimension homogène et sécable que les lieux auxquels *là-bas* renvoie possèdent. Le lieu atteint est donc celui qui se trouve aux confins de *là-bas*, le plus loin possible dans *là-bas*. C'est ce que nous ressentons intuitivement lorsque nous sommes confrontés à la présence coup sur coup de *là-bas* et de *tout là-bas* dans la même phrase comme dans les exemples suivants :

14. « **Plus loin, beaucoup plus loin ! ... là-bas, tout là-bas**: Du coup, le général étouffa de rage » (Courteline G., 1893, *Les Ronds de cuir*);
15. « Voici l'estuaire; et il est si vaste que là-bas, tout là-bas, à l'ancre près de la rive vague et lointaine, les navires qui ont fait le tour du monde [...] » (Mallarmé S., 1898, *Vers de circonstance*);
16. « [...], Artagull, isolant les rayons visuels et mettant sa main au-dessus de ses yeux, regarda quelque temps à l'horizon avec attention, et s'écria tout à coup: « maître, là-bas, tout là-bas un canot [...] » (Gauthier Th., 1836, *La Morte amoureuse*).

### c. Bilan

*Tout* intervient non pas sur l'ensemble du lieu auquel *là-bas* renvoie mais sur un paramètre que sa matrice sémantique possède, la notion de distance. C'est elle

qui, cadrée par les autres propriétés de l'adverbe, dispose des caractéristiques nécessaires à l'apparition de *tout*.

La présence de *tout* permet d'augmenter la distance entre le locuteur et le lieu visé par *tout là-bas* dans la mesure où le lieu désigné se trouve « au fin fond » du *là-bas* et donc le plus éloigné possible du locuteur. Elle se trouve ainsi pleinement justifiée.

Nous le voyons, c'est la présence dans la matrice sémantique de *là-bas* d'une dimension homogène présentant les caractéristiques permettant à *tout* d'intervenir qui se révèle décisive. *Ici* et *là-bas* ne s'opposent pas dans ce cas de figure puisqu'*ici* ne possède pas, lui, les caractéristiques en question.

#### 4. En guise de conclusion

L'énigme proposée par le titre trouve sa solution dans le fait que *là-bas* dispose dans sa matrice sémantique, d'un paramètre respectant les propriétés qui permettent à l'adverbe quantifieur de se manifester. *Tout* joue non pas sur la notion de lieu à laquelle *là-bas* renvoie, mais sur une de ses composantes, dont il augmente la portée. C'est l'idée de distance, intrinsèque du sens de *là-bas*, qui voit son rôle, déjà important, accru par la présence du quantifieur.

A l'inverse, le lieu du locuteur se trouvant intimement lié à celui d'*ici*, l'adverbe, dénotant un espace englobant et tridimensionnel, ne possède pas dans sa matrice sémantique d'éléments qui pourraient répondre favorablement à la présence de *tout*.

#### Bibliographie

- BRAULT, Grégoire. Le paradoxe d'un déictique au service de la cohérence textuelle. *Travaux linguistiques*, 2006, pp.16–24.
- BRAULT, Grégoire. Parking *ici* → / Parking \**là-bas* → : un fonctionnement contre la logique. *Romanische Forschungen*, 2004a, n° 116, pp. 121–137.
- BRAULT, Grégoire. Quel lieu désigne *là-bas*? *Le Français Moderne*, 2004b, n° 2, pp. 57–72.
- BRAULT, Grégoire. *Les adverbes spatiaux : le cas de là-bas*. Thèse de Doctorat. Strasbourg: Université Marc Bloch de Strasbourg, 2001.
- BÜHLER, Karl. *Sprachtheorie: die Darstellungsfunktion der Sprache*. Jena: Fischer, 1934.
- KLEIBER, Georges. Anaphore-deixis : où en sommes-nous? *L'information grammaticale*, 1991, n° 51, pp. 3–18.
- KLEIBER, Georges. *Anaphores et pronoms*. Louvain-la-Neuve: Duculot, 1994a.
- KLEIBER, Georges. *Nominales. Essais de sémantique référentielle*. Paris: Armand Colin, 1994b.
- KLEIBER, Georges. D'*ici* à *là* et vice versa : pour les aborder autrement. *Le gré des langues*, 1995a, n° 8, pp. 8–27.
- KLEIBER, Georges. *Ici* on ne peut pas utiliser *là*. In *Estudios en homenaxe as profesoras Françoise Jourdan Pons e Isolina Sanchez Regueira*. Santiago de Compostela: UNiversidade de Santiago de Compostela, 1995b, pp. 133–146.
- KLEIBER, Georges. Pourquoi faut-il éteindre sa cigarette *ici* et non *là*? In *Espace et temps dans les langues romanes et slaves*. Ed. Krzysztof BOGACKI; Teresa GIEMAR-ZIELINSKA. Varsovie: Institut de Philologie Romane de l'Université de Varsovie, 1997, pp. 169–192.

- KLEIBER, Georges. *Tout* et ses domaines. In *La ligne claire*. Ed. Annick ENGLEBERT, *et al.* Bruxelles-Paris: Duculot, 1998, pp.87–98.
- KWON-PAK, Song-Nim. *Les prépositions spatiales : quelques emplois de PAR*. Thèse de doctorat. Strasbourg: Université des Sciences Humaines de Strasbourg, 1997.
- REICHENBACH, Hans. *Elements of Symbolic Logic*. New-York-London: Mc Millan, 1947.
- SMITH, J. C. Traits, marques et sous-spécification : application à la deixis. In *La Deixis*. Ed. Laurent DANON-BOILEAU; Marie-Annick MOREL. Paris: PUF, 1992, pp.257–264.
- VAN DE VELDE, Danièle. *Le spectre nominal. Des noms de matière aux noms d'abstractions*. Louvain-Paris: Peeters, 1995.
- WIEDERSPIEL, Brigitte. Sur l'anaphore : du modèle « standard » au modèle « mémoriel ». *Travaux de linguistique et de philologie*, 1989, XXVII, pp. 95–113.

### Abstract a and key words

This article aims to include/understand the reasons for which the adverb of totality *tout* can combine with the space adverb over *là-bas*, whereas it cannot in any case to be associated with *ici*. We will try to answer this question in three stages. First of all by briefly interesting us in the marker of totality all of which we will see that it imposes the taking into account of a certain number of semantic-pragmatic parameters. We present then operation reference frame of the adverbs of place here and over there and in particular their semantic matrix. Finally the last stage proposes our explanation which, while being based on the preceding parts, enables us to answer the initial question.

Space adverb; space; time; adverb of totality; là-bas; ici; semantic; pragmatic; deictic, anaphoric, semantic-reference frame, reference

